

## DOSSIER

Dossier : Les catastrophes traumatiques  
Axe « Compenser la catastrophe »



# TU N'AS RIEN VU À BEYROUTH

Gérard BEJANI

Faculté des lettres et des sciences humaines, Université Saint-Joseph de Beyrouth

## Résumé

Ne pas penser la catastrophe. Ne pas penser le trauma. Les voir, les revoir, faire un travail de mémoire pour en avoir la conscience sauve. Et peut-être guérie. Car comment peut-on oublier l'explosion du port de Beyrouth, le mardi 4 août 2020 ? Ou plutôt la véritable question est : comment peut-on ne pas oublier l'horreur et la puissance du mal, qui en est l'agent impuni ? Il s'agit d'apporter des éléments de réponse pour panser le traumatisme en se fondant sur une approche à la fois littéraire, historique et philosophique.

Sur le plan de la littérature, on s'inspire de *Hiroshima mon amour* de Marguerite Duras, scénario adapté à l'écran par Alain Resnais. Que signifie le « Tu n'as rien vu à Hiroshima » ou à Beyrouth ? Quels sont les multiples sens de chacun des mots de la phrase ?

D'un point de vue historique, on explique la théorie de Paul Ricœur qui met en relation la mémoire, l'histoire et l'oubli pour dégager les fonctions cathartiques de ce qu'il appelle la mémoire obligée, par opposition aux deux autres types de mémoires, empêchée et manipulée. L'étude porte sur l'incurie politique et les incompétences de l'État libanais qui n'a pas saisi la nécessité du travail de deuil et l'impératif de justice.

Nous aboutissons à ce qui nous engage dans un processus post-traumatique : la prise de conscience et la responsabilité éthique. La réflexion se fonde sur les concepts de Soljenitsyne, de Camus, de Levinas et de Grossman : en se mettant au service de la vérité et de l'altérité, le philosophe rétablit la hiérarchie des valeurs et il permet au citoyen d'assumer la tragédie, et surtout, d'agir dans un double mouvement de lucidité et de solidarité.

## Mots-clés

*Trauma – Histoire – Mémoire – Oubli – Justice.*

---

## Abstract

Do not think about the disaster. Do not think about the trauma. To see them, to see them again, work on your memory to have a safe conscience. And maybe a healed one. Because how can we forget the explosion at the port of Beirut on Tuesday, August 4, 2020? Or rather the real question is: how can we not forget the horror and the power of evil, who is the unpunished agent? It is about providing some answers to heal the trauma based on an approach that is literary, historical and philosophical.

We are inspired by *Hiroshima mon amour* (Marguerite Duras), scenario adapted to the screen by Alain Resnais. What does “Tu n’as rien vu à Hiroshima” signify? Or in Beirut? What are the multiples meanings of each of the words in the sentence?

From a historical perspective, we explain the theory of Paul Ricœur which connects the memory, the history and the forgetting, to free the cathartic functions of what he calls obligatory memory, as opposed to the two other types of memories, prevented and manipulated. The study examines the political carelessness and incompetence of the Lebanese state, which has failed to grasp the need for mourning and the imperative of justice.

We end up with what engages us in a post-traumatic process: awareness and ethical responsibility. The reflection is based on the concepts of Solzhenitsyn, Camus, Levinas and Grossman. By putting himself at the service of truth and otherness, the philosopher re-establishes the hierarchy of values and allows the citizen to assume the tragedy, and above all, to act in a double movement of lucidity and solidarity.

## Keywords

*Trauma – History – Memory – Forgetting – Justice.*

---

## La Littérature ou la vie puissante des mots

*Tu n'as rien vu à Hiroshima.*

J'écris la phrase au tableau. J'agrandis les sept mots. Je les détache un à un. Je dessine l'apostrophe, la majuscule. Je marque le point. Je remplis toute la surface noire ou verte à la craie blanche. L'acier émaillé ou la feuille à l'encre rouge. Je ne sais plus.

Nous sommes en classe de seconde. Ou dans une salle d'université. Ou est-ce la chambre des députés ? Ou peut-être le palais présidentiel ? Je ne sais plus.

– Quel mot vous semble le plus important ?

*Important...* comme si l'un pouvait l'être plus qu'un autre ! Une chose, un fait, un événement plus qu'un autre. Et pourtant si ! Il faut apprendre, s'exercer à reconnaître la hiérarchie et la puissance des mots dans la littérature. Des actions dans l'Histoire. Des traumatismes dans la tête ou dans le ventre. Souvent, je me plais à ce jeu avec les élèves. Le jeu du terme pertinent, percutant. Celui qui remue, bouleverse l'ordre de la pensée et de la syntaxe. Ils réagissent bien d'habitude, la devinette les stimule. Ils aiment les suppositions, les potentialités, l'imprévisible. Surtout quand ils se rendent compte que la question n'est pas aussi évidente et que la réponse n'est jamais celle que l'on croit.

Allez-y. Essayez pour voir.

Sept mots seulement. Vous avez droit à quatre essais.

Le quatre août 2020. Forcément.

### **Beyrouth. Le trauma**

« Hiroshima », ose le premier. Le lieu. Le repère. Une ville, l'une des plus belles au fond de la mer intérieure de Seto, dite la Méditerranée japonaise. Au sud de Honshu, la plus grande des quatre îles principales de l'archipel. Quatre.

L'Histoire aussi, que l'on a retenue dans les livres. Le lundi 6 août 1945, *Little Boy* est lâché sur Hiroshima qui disparaît aussitôt de la surface du globe. Harry Truman s'enorgueillit de cette expérimentation militaire inouïe : « Nous avons dépensé deux milliards de dollars sur le plus sensationnel coup de dés scientifique de l'Histoire. Nous avons gagné ». Le Président américain l'a-t-il bel et bien déclaré ? En ces termes ? Avec cette arrogance ? Aussi crûment ? Cruellement ? Il suffit de lire les journaux du 8 août 1945.

Personne ne veut y croire.

Marguerite Duras entend la nouvelle à la radio et reste perplexe sur le seuil de sa maison de déportés à Annecy. Elle sort de la pension et s'adosse au mur devant la route, comme évanouie debout. Elle ne peut plus ni avancer ni reculer.

---

Le temps semble interrompu, suspendu, bloqué. Le temps du mal la frappe de plein fouet. Muette, elle décide d'en parler, à sa manière, de mettre « face au chiffre énorme des morts de Hiroshima l'histoire de la mort d'un seul amour » (1980). Elle écrit en deux mois et demi le scénario pour le film d'Alain Resnais. *Hi-ro-shi-ma*, articule lentement Eiji Okada, l'acteur japonais qui a appris tout le texte phonétiquement. Quatre syllabes. Quatre. He... Shi... Lui, Elle. Lui et Elle forment le couple du livre et du film. À eux deux, ils sont la ville. Ils la disent, ils l'incarnent.

L'élève ne se trompe pas quand il souligne le toponyme. Il lui renvoie l'effroi de la bombe atomique. Le nom propre ne signifie plus autre chose depuis le 6 août 1945. Depuis *Little Boy*, pas plus grosse qu'« un ballon de football » (Camus, 1945) qui explose à 587 mètres du sol, à la verticale, au-dessus de l'hôpital Shima, au centre de l'agglomération. 8 h 15. Le point zéro. À 8 h 16, toute une ville est rayée de la carte. En 60 secondes, des milliers de morts, des disparus, des désintégrés réduits à l'état d'ombre sur la terre. Des séquelles galvaniques sur le sol, sur la pierre, pour l'éternité. Dans les *seizonshas* atomisés, dans les monstres qui naissent parmi les hommes et parmi les animaux. Dans les peaux métalliques qui se déchirent. Les cerveaux qui n'en finissent pas de hurler.

– Tu as raison, mais peut-on remplacer Hiroshima par un autre mot ?

L'élève ne comprend pas la question.

– Par une autre ville ?

Nagasaki, trois jours plus tard, le 9 août 1945. Comme si la première opération, jugée aujourd'hui inutile d'un point de vue militaire, n'avait pas suffi.

Le paradigme de l'épouvante.

Beyrouth, le mardi 4 août 2020. 18h07.

Soixante-quinze ans plus tard, l'humanité n'a rien appris. Bien sûr la comparaison semble exagérée. Les chiffres se superposent dans les journaux, les enquêtes scientifiques se précisent : 2 750 tonnes de nitrate d'ammonium, soit 1 155 tonnes d'équivalent TNT, contre 15 000 sur Hiroshima. Le dixième, et pourtant la troisième explosion parmi les plus puissantes jamais enregistrées. Pas comme Hiroshima, non. Ce n'est pas toute la ville qui tombe en ruines. Ni la capitale qui s'efface en une seconde. Ce n'est pas toute la Méditerranée qui tremble. La catastrophe est moindre.

Et cependant...

Il ne s'agit pas de mesurer le sinistre sur une échelle de l'horreur, ni de dresser des bilans, des listes, mais de comprendre que Beyrouth, c'est contre toute attente, toute prévention. Car si, pour Hiroshima, l'acte barbare reste injustifiable, il s'inscrit toutefois dans une logique martiale, l'ultimatum du 28 juillet lancé

---

de Potsdam : les Américains préviennent les Japonais, ils les attaqueront s'ils ne capitulent pas, s'ils n'acceptent pas leurs conditions pour en finir avec la Seconde Guerre mondiale. Mais Beyrouth, Beyrouth ? L'ennemi est plus insidieux, infâme, abominable : il vient de l'intérieur, de l'incurie des dirigeants, de la pourriture du gouvernement, de sa trahison. Peu importe les causes, le résultat est le même : c'est le chef libanais qui trompe son peuple, qui le supprime, qui l'anéantit. Son peuple et sa ville, le sol et la mer, son port d'attache et sa fierté phénicienne.

*Tu n'as rien vu à Beyrouth.*

### **Vu. Le regard nécessaire**

« Monsieur, le verbe est plus important », insiste le deuxième élève, assis sur le banc arrière, relevant la tête au-dessus de ses camarades, comme pour mieux voir la réaction de l'enseignant qui vient de remplacer le dernier mot par un autre. Pour mieux apercevoir ce qui s'écrit au tableau. La phrase. Le prédicat. Le sens.

Il a raison. La femme du livre dira à son amant : « Par exemple, tu vois, de bien regarder, je crois que ça s'apprend » (Duras, 1960, p. 41). Il est une image au début du film qui me hante encore, celle où, dans une chambre d'hôpital, des pinces chirurgicales soulèvent les paupières d'une malade et, à la place de l'œil, elles révèlent un trou. Béant comme le trou qu'ils ont là, au-dessous du front, tous ceux qui ont laissé faire Beyrouth, ceux qui ferment leurs orbites crevées ou tombent de sommeil quand une ville entière s'endort sur des bûches ardentes. Propitiatoires.

Il n'y a rien de pire que l'absence de regard. Ils n'ont pas vu. Ou vu sans voir. Ils continuent de ne pas vouloir voir, et ils sont nombreux à endurcir leurs œillères, leurs cœurs, pour se leurrer eux-mêmes, là où le peuple, lui, ouvre désespérément les yeux. Sont-ils seulement au courant de l'histoire d'Œdipe, roi de Thèbes, qui se réveille un matin, la conscience tourmentée parce que la peste ravage son royaume ? Il avance jusqu'au seuil de son palais et écoute les supplications du peuple à genoux. Que faudra-t-il donc pour arrêter le mécanisme tragique de la peste, pour empêcher l'humiliation et les souffrances des Thébains, de toute une nation, de tous les Libanais ?

Voir.

Descendre jusqu'au port, se mettre debout face au cratère et au silo déchiqueté ou s'asseoir dans l'odeur des flammes et du sang, tourner le dos à la mer et s'obliger à regarder la capitale, les victimes, les morts, les innocents. Pas une fois. Y aller une deuxième fois, puis une troisième et ouvrir davantage les paupières creuses. Quatre fois. Comme la Française qui répond à son amant japonais : « Ainsi l'hôpital, je l'ai vu. J'en suis sûre. L'hôpital existe à Hiroshima. » (Duras, 1960, p. 23) L'hôpital existe à Beyrouth. « Comment aurais-je pu éviter

---

de le voir ? », « Quatre fois au musée à Hiroshima. J'ai vu les gens se promener. J'ai regardé les gens. J'ai regardé moi-même pensivement » (p. 24). L'anaphore devient lancinante, devoir oculaire envers les autres et envers soi, altérité et introspection. Descente au port et descente en soi-même.

Comment ont-ils pu éviter de voir la mort atroce sur le sol, sur les visages, les débris, les crevasses, les milliers de traumatismes partout, partout ? Œdipe roi n'a plus d'autre urgence que de trouver ce qui cause la peste dans son royaume, l'origine de sa déchéance, le lien qui l'unit à la maladie, sa culpabilité au crime. Il mène l'enquête, s'épuise les yeux à chercher les présumés responsables. « Je ne céderai rien de ce que j'entrevois » (Sophocle, p. 209), affirme-t-il au devin Tirésias à qui il reproche de ne voir que de ténébres, alors que lui, roi de Thèbes, ose proclamer : « Je veux savoir le vrai » (p. 234).

Savoir.

Voir pour savoir. L'équivalence s'impose. Quel qu'en soit le prix, quelle que soit l'odieuse, l'inconcevable vérité. Le mythe se termine de manière à la fois inattendue et prévisible. La vérité ? Oh mon Dieu ! Oui, bien évidemment, c'est Œdipe lui-même le responsable. Le roi de Thèbes. Le Président. Le Chef. Le Gouvernement. L'État. Alors, de honte, de majesté, Œdipe se crève les yeux et demande à son oncle et beau-frère Créon de le « mener hors du pays » (p. 250). Cela définit l'ostracisme chez les Grecs ou le *pharmakos* qui, parce qu'il est lui-même l'origine du mal, en apporte en même temps le remède. Sortir en dehors des murs de Thèbes, s'ostraciser, se marginaliser pour que la terre puisse enfin guérir, que la peste soit arrêtée et le peuple sauvé. Et, du coup, le mythe glorifie Œdipe quand il se rend à Colone, les dieux l'appellent et l'élèvent vers l'Olympe dans un nuage de poussière, parce qu'il s'est montré digne du regard profond et intransigeant sur lui-même, digne surtout de vaincre son ego de roi, son *hybris*. Si seulement les nôtres avaient appris le mythe et l'histoire de la démocratie grecque dans les livres, ils en auraient peut-être fait autant ! Ou juste le premier pas. Le désir de l'enquête. La bonne foi : voir.

Quatre fois au port de Beyrouth. Quatre fois quelque chose. La moindre chose. Mais non, *tu n'as rien vu à Beyrouth*.

### **Rien. La négation absolue**

« C'est donc *rien* qui fait toute la différence, la négation : *rien* vu ! », s'exclame un troisième élève, certain d'avoir compris. Le néant fait entendre sa protestation plus forte que la terreur même.

En effet. Le *rien* est sévère, il ôte à la Française sa petite part d'observation, de participation, de témoignage. Le *rien* remet en question son regard, il n'est pas entier, pas suffisant, il ne sera jamais suffisant. À chaque fois qu'Elle déclare

---

avoir vu la tragédie, et même quand Emmanuelle Riva décline, par sa voix nerveuse, les détails de l'horreur à l'hôpital, puis dans le musée, le Japonais l'interrompt, il casse son discours, il lui refuse toute légitimité : « Tu n'as *rien* vu à Hiroshima ». Et le *rien* la provoque pour qu'elle parle davantage, il fonctionne comme un stimulus pour qu'elle cherche en elle ce qu'elle a pu voir et qu'elle aurait oublié de mentionner. L'actrice française a pourtant bel et bien circulé devant les sinistres vitrines du musée de la Paix à Hiroshima. Elle s'est informée, renseignée, elle a pris des notes, elle s'est révoltée, s'en est émue.

Oui, mais ce n'est rien. Tout ça, ce sont des reconstitutions « faute d'autre chose ». Après la catastrophe, il n'y a plus que des objets frappés d'inexistence. Elle n'était pas présente le 6 août 1945. Elle n'est même pas une survivante. Ni une traumatisée, comme ceux qui étaient là, sur l'autoroute de la mer, dans la rue d'Arménie, le quartier de Mar Mikhaël, le centre-ville, la ville entière, la périphérie, les collines, dans les appartements démolis, les immeubles éventrés, les hôpitaux écroulés, les écoles balayées, les voitures calcinées, l'homme assassiné. En ce 4 août 2020. Comme ceux qui porteront à jamais l'empreinte ineffaçable des lieux où s'est enfermée leur douleur.

Ce que nous voyons en simultanément à la télévision ou sur les réseaux sociaux, ce que nous revoyons un jour plus tard, puis une semaine, un mois, un an après, les ruines, le cratère, le silo affaissé et cependant encore vertical face à la mer, ce que nous observons de loin n'est rien en comparaison de ce qui fut. Le temps décalé, de l'information, de l'actualité, des commentaires, n'est pas le temps vécu, éprouvé. La minute, la seule minute vécue. Au mieux, la vidéo peut rendre compte de l'explosion, elle laisse supposer son envergure, la puissance du mal, qui reste intraduisible. L'image n'est rien devant l'épouvantable, elle déforme les lignes, les volumes, elle brouille les couleurs, réduit la résolution, les pixels, elle met une distance, nous garde à distance.

Le « rien vu » peut ressembler à une accusation, le reproche de n'avoir pas été présent le 4 août, à Beyrouth, puis de l'évoquer en vidéo, en larmes peut-être, mais aussi en analyste, en froideur, en comédie. Mais il faut comprendre la négation autrement. Si Duras en use à l'envi dans son scénario, si le Japonais la répète pendant dix minutes au début du film en tirant phonétiquement sur le rien à chaque fois qu'il prend la Française dans ses bras et l'enlace et l'aime, c'est pour qu'il la pousse à parler encore, à dire et redire, à crier, hurler, à chercher en elle les mots, le trauma, à le puiser dans son imagination, à forcer ses entrailles, à sortir ce tout du rien, ce tout qui fut, dans la réalité, un absolu de l'horreur, le mal collectif, universel, irréparable. Et avec elle, c'est le lecteur qui fouille en lui. Quand Emmanuelle Riva insiste avec désarroi, en élevant la voix « J'ai *tout* vu à Hiroshima », le spectateur se met lui aussi à creuser. Tel un radiesthésiste, il s'enfonce dans Beyrouth pour en tirer un peu de ce « tout » qui gît en lui. Le Tout irréprésentable. Le Tu indispensable.

---

## Tu. La force consciente

« Tu » est le seul mot qui ne se remplace pas. « *Tu* n'as rien vu à Hiroshima ». Tu, pas vous. Le vous impose un écart, une étrangeté, une politesse. Le *Tu* me prend au dépourvu, il m'interpelle, il me hèle, m'observe. Il me concerne. Ça me regarde !

*Tu n'as rien vu à Hiroshima.* Le *Tu* traverse la feuille de papier et vient m'atteindre. Il me traverse. Cela tient de ce que Gérard Genette appelle la métalepse, le fait de changer de niveau sans prévenir (Genette, 1972, p. 244). Quand le Japonais ouvre le film par ce *Tu*, il franchit un seuil naturellement, il brise l'écran. La double énonciation opère à son insu : d'une part, il s'adresse directement à la femme qu'il étreint dans son lit, qui ne se montre pas encore, dont on ne voit que des bras en cendres, et d'autre part, il enjambe la diégèse pour sortir du champ et aller secouer le spectateur sur son siège. *Tu*, c'est-à-dire moi spectateur, assis dans la salle. Moi lecteur, engoncé dans mon fauteuil.

*Tu n'as rien vu à Beyrouth.* Le *Tu* m'ébranle, il rompt mes assises, il me déconforte. Je ne lis plus le texte de Duras dans le plaisir, explique Roland Barthes (1973, p. 25), je ne regarde plus le film dans le divertissement. Non, je ne m'étends plus dans mon divan, je ne me prélasse plus sur le rivage, je ne parcours plus les mots ou les images en toute vitesse, je suis obligé de ralentir mon rythme, de m'arrêter, de suspendre même toute diversion, de me concentrer, de reprendre un à un tous les traumatismes que j'ai vus à Beyrouth. Ou en moi. J'appartiens à la catégorie des gens que le *Tu* atteint, je suis ce *tu*, je ne peux plus m'en défaire. Je choisis de voir, d'être touché, ébranlé, de m'éprouver homme.

Le *Tu* en appelle à ma conscience d'être humain. Pleine. Le *Tu* me rappelle que je suis un roseau, le plus faible de la nature certes, mais un roseau pensant. Et ma pensée veut combattre le divertissement, qui refuse de voir la vérité en face, de la dire, elle lutte contre ce qui nie l'évidence, contre l'ignorance, « le vice le plus désespérant, qui croit tout savoir et qui s'autorise alors à tuer », écrit Camus (1947, p. 134). J'accepte d'être ce *tu*, de ne pas me dérober quand Duras écrit pour moi, quand elle me demande de coopérer, puisqu'un texte, affirme Eco, « veut que quelqu'un l'aide à fonctionner » (p. 64). J'accepte que le Japonais me réveille en me faisant l'amour, moi femme, moi homme en cendres, calciné. Sueurs de l'orgasme et de l'agonie, de la mort et de la jouissance, de la conscience : *Tu n'as rien vu à Hiroshima.*

Tu as raison. Je n'ai rien vu. Mais je compte voir.  
JE.

Le *tu* m'incite à utiliser mon je. Le moi n'est pas haïssable ici. Il ose se prononcer, il ose être. Assumer le regard. La catastrophe du port n'est pas une fatalité ni



---

l'affaire des dieux, elle est un affrontement entre le Mal et Moi, l'imputabilité du mal et ma raison qui se révolte, qui lui dit non et qui décide de lui faire face, de le mettre en échec pour qu'il ne se reproduise plus. Pour que l'Histoire ne se répète pas. Comment ? Si elle se souvient, si seulement elle se retient.

### **L'Histoire ou le refus d'oublier**

Je n'ai jamais compris ni pourquoi ni comment il faut oublier. Mon ami me le conseille à chaque fois qu'il m'entend regretter le bien-aimé, l'autre qui m'adorait, l'autre qui s'en est allé. Ni comment tourner la page. Ni comment renier la ferveur naissante ou les amours accomplies, puis terminées. « Je penserai à cette histoire comme à l'horreur de l'oubli. » (Duras, 1960, p. 105). L'amour est toujours là, en moi, sans intelligence et sans ressentiment. Mais il est là.

Je n'ai jamais compris que les gens puissent oublier les travers ou les prouesses de l'Histoire. Les tragédies surtout. Qui a fait la guerre, qui a détruit, qui a tué, trompé, a pris la fuite lâchement puis est revenu trôner sur la foule dans son imposture. Ni que l'on veille et que l'on danse dans une ville encore chaude du sang de ses victimes. Même pas que l'on s'y promène, sur les quais, dans les rues, aujourd'hui reconstruites, rutilantes, vidées de leurs cicatrices et de leur puanteur. Ni que l'on récite le cliché « Beyrouth est sept fois morte, sept fois ressuscitée ». Ni que l'on fasse semblant de ne pas apercevoir le port, à notre droite, à notre gauche, en roulant un peu plus, ou devant nous, ou derrière nous en prenant le large. Ni que l'on fasse omission de ce qu'il y eut longtemps stocké dans le hangar numéro 12, dans son ventre, prêt à surgir, à exploser à tout instant, à nous anéantir. Et l'instant fut. Et l'instant est irréversible. Dans le sens que lui donne Vladimir Jankélévitch : « le fait d'avoir été est inaliénable (...) Jusqu'au siècle des siècles il faudra tenir compte de ce mystérieux « avoir été » (...) ce qui a été ne peut pas ne pas avoir été » (1977, p. 465).

Pour l'éternité l'Histoire en portera la marque.

Je m'en souviendrai, il est temps d'employer le Je. Avec courage et détermination. Tant pis si l'État s'évertue à masquer ce qui fut, sa négligence, que dis-je ? son alliance, sa complicité. Tant pis si les traîtres ont peur ou mauvaise mémoire, s'ils trichent autour de la vérité, s'ils se dérobent devant l'injustifiable. Les sciences humaines savent quelle mémoire il faut entretenir, laquelle est saine et nécessaire. Paul Ricoeur a le plus clairement théorisé les phénomènes mnémoniques en les mettant en rapport avec la condition historique. « Troublé par l'inquiétant spectacle que donnent le trop de mémoire ici, le trop d'oubli ailleurs » (Ricoeur, 2000, p. 1), il rejette deux types de mémoires pour en retenir un troisième, la « juste mémoire ». Je me permettrai d'en ajouter un quatrième pour les raisons que l'on connaît. La fatalité du chiffre. Hier. Aujourd'hui. Le 4 août 2020.

---

## • La mémoire empêchée

« Je n'arrive pas à me rappeler son visage. Je n'arrive pas à me rappeler le visage de maman », dit le jeune narrateur à la première page de *L'Ombre du vent* (Zafon, 2001, p. 10). Puis il s'en va avec son père au Cimetière des Livres Oubliés. C'est que le trauma de la mort de sa mère, emportée par le choléra alors qu'il n'a que six ans, l'empêche de la revoir, pleine et vivante devant lui. Cela fait trop mal, cela noue l'estomac. Moi non plus, me confie une amie, je n'arrive plus à me figurer le visage de ma mère, tuée sur-le-champ dans son fauteuil, ou celui de ma fille, d'Alexandra, symbole de l'agneau immolé, ou de mon fils, de mes fils qui sont partis faire honnêtement leur métier en ce maudit 4 août 2020. La douleur est si forte qu'elle perturbe l'équilibre du jour, que nous préférons la mettre sous scellés, en sursis, ne plus jamais longer l'autoroute à côté du port, ou la rue dévastée, donc partir, ne pas se retourner, partir loin, s'exiler, enterrer sa ville, sa patrie, son malheur. Pour un temps au moins. Une durée, courte, longue, irréversible, cela dépend.

L'homme est victime dans ce cas d'une mémoire *blessée*, voire *malade*. Ricœur prend appui sur un essai de Freud pour expliquer comment le patient traumatisé se heurte aux « résistances du refoulement » qui se traduisent en « compulsion de répétition » : il reproduit le fait oublié non pas sous forme de souvenir, mais « sous forme d'action, il le répète sans évidemment savoir qu'il le répète ». Pour en guérir, il faut d'abord se reconnaître malade, « en quête d'un rapport véridique avec son passé » (p. 86) et opposer à la compulsion un travail de remémoration, un *working through* ou perlaboration. Si l'on applique la thérapie à la tragédie du port de Beyrouth, cela suppose que l'État libanais et la collectivité libanaise commencent par fixer leur attention sur leurs propres manifestations morbides. Quelle part monstrueuse en eux, en nous, est responsable de l'explosion du 4 août ? Les médias en parlent certes, mais l'État se tait ou esquive le sujet, il n'a mis en place aucune politique du deuil, de la commémoration par des actions concrètes : rédiger un texte explicite, historiquement objectif, pour décrire la catastrophe, la dénoncer clairement aux yeux des Libanais et de la communauté internationale ; lancer une campagne médiatique pour assumer l'explosion ; inscrire les noms des victimes sur un mur, un monument, sur le drapeau libanais. Et surtout, déployer et dynamiser toutes les intelligences de la justice pour effectuer son enquête au lieu de l'entraver, de la menacer du doigt.

Le Libanais, empêché dans son travail de deuil, qui est « le coût du travail du souvenir » (Ricœur, 2000, p. 88) entre alors, selon Freud, dans une mélancolie à la fois individuelle et collective : ce n'est plus l'univers qui apparaît vide comme dans le deuil, désormais c'est le moi lui-même qui tombe sous les coups de sa dévaluation, de son propre abaissement. Il se traîne, ramolli, essoufflé d'avoir perdu ses proches, sa terre, son idéal, il se juge incapable de les récupérer et se résigne à redire la même phrase : « on ne peut rien faire ». La mémoire

---

empêchée par un État lâche entraîne tout un peuple dans la mélancolie, qui est une diminution du sentiment de soi, et du coup, il lui semble presque mériter les humiliations qu'il subit au quotidien, en quémandant son droit, son pain, son eau, son essence, son électricité, elles s'alignent dans cette logique de la lacération de soi et de l'anéantissement de tout.

- **La mémoire manipulée**

Mais il y a pire. Non pas le trop peu de mémoire quand l'État n'assume pas son rôle de chercher et de révéler la vérité sur ce qui s'est réellement passé, mais quand il la déforme ou la dévie vers d'autres préoccupations, d'autres intérêts ou... d'autres frontières. Je dis bien « frontières » parce que c'est là-bas que se joue essentiellement la manipulation de notre mémoire. Le Liban se concentre avec frénésie sur la résistance autour de la porte de Fatmé, du mur israélien, des barbelés, il honore cette stratégie du « contre », de l'ennemi, de la protection, il en fait sa gloire et sa raison de vivre. Il n'a plus d'autre mémoire que celle-ci. Cela s'appelle, explique Ricœur, un abus de mémoire : le monstre de l'autre côté, le cannibale qui veut nous prendre notre eau, notre électricité, nos ressources, nos compétences. Certes, certes, mais on oublie l'essentiel, on nous détourne du port, de Beyrouth, de l'intérieur. On fait du divertissement, de la diversion, de l'illusionnisme. Ce n'est pas Israël qui tarit nos rivières, c'est notre gouvernement et leurs sbires, ceux-là mêmes qui lèvent le doigt à la frontière, qui s'érigent en héros de la nation. Ce n'est pas l'Ennemi qui happe nos dollars, nos médicaments, notre électricité, c'est de l'intérieur que tout se vole, se vide, se corrompt.

Oui, mais quelle autre mémoire en vaudrait plus la peine, me diriez-vous, si ce n'est celle qui s'accroche à la défense de notre territoire, à l'hostilité envers ceux qui ont usurpé des terres frères, puis les nôtres, jusqu'à la libération ? Celle qui veut nous faire croire que la cause est noble, patriotique, religieuse, voire mystique alors que les alliances se font et se défont aux dépens de l'unité nationale. Il s'agit d'une « manipulation concertée de la mémoire par des détenteurs de pouvoir », d'une mémoire non plus blessée, soufferte, passive, mais instrumentalisée. Et les « abus de mémoire sont aussi des abus d'oubli » (Ricœur, 2000, p. 97).

Cela peut durer des mois, des années, le mensonge officiel ! Les chefs politiques, les harangueurs, les rhéteurs et séducteurs des foules opèrent des stratégies de diversion selon un système de vases communicants : *trop* de mémoire dans telle région du Liban, qui peut varier selon la conjoncture politique, cela peut être le Sud ou la banlieue sud de la capitale, *trop* de mémoire communautaire, confessionnelle, donc abus de mémoire d'un côté, et de l'autre, *pas assez* de mémoire autour de questions intérieures urgentes, la défaillance étatique, le rapt des caisses gouvernementales, le chantage féodal, l'écroulement du système bancaire, la fragilité des infrastructures, *pas assez* de mémoire autour

---

d'une présence fantomatique au port, près de trois mille tonnes de nitrate d'ammonium sciemment camouflées, *pas assez* de mémoire sur une bombe piégée monumentale, sur ce génocide en préparation, donc abus d'oubli.

Les manipulations de la mémoire sont redevables, explique Ricœur, à l'intervention d'un facteur inquiétant et multiforme, le phénomène de l'idéologie. Il repose d'abord sur la distorsion de la réalité : prétendre que ma cause est honorable, que mes armes sont indispensables, que je défends mes citoyens contre l'ennemi, que j'aime ma patrie, que je tiens à la renforcer, à la nettoyer, à la purifier de ses milices, alors que je ne défends que mes propres intérêts, que je n'aspire qu'au pouvoir, que je sacrifie mon peuple, que je le mène à l'abattoir. Le phénomène de l'idéologie repose ensuite sur la légitimation du système de pouvoir, dont est responsable en premier le chef de l'État, et qui n'est pas celui du mérite, de la valeur et de la compétence, mais celui du népotisme et de la singerie. C'est en ce sens, ajoute Ricœur, que les récits de gloire (la libération) et d'humiliation (la martyrologie) « nourrissent le discours de la flatterie et de la peur ». La posture de victime (des attaques frontalières, de la menace territoriale) engendre un privilège exorbitant, le « droit de se plaindre, de protester et de réclamer », elle met le reste des Libanais « en position de débiteur(s) de créances » (Ricœur, 2000, p. 104).

Pas tous. Heureusement. Les Libanais ne sont pas tous dupes de cet abus de mémoire, on peut même dire vulgairement qu'ils n'ont pas tous la mémoire courte. Ils n'ont pas enterré les dossiers du passé, ils ont reconnu l'usurpateur qui revient, le zélé de l'honneur, ils se sont promis un devoir d'honnêteté envers leurs enfants et envers eux-mêmes.

### • La mémoire obligée

Œdipe ne veut plus oublier maintenant qu'il sait que le responsable se cache dans le royaume de Thèbes. Jeanne refuse d'oublier maintenant que sa mère lui livre, dans son testament, le terrible secret de sa naissance. Elle force son esprit, foule sa terre d'origine pour la première fois, creuse le sol, déterre les histoires, se brûle les pieds, les mains, les yeux, la mémoire devant le bus du carnage. Le bus dans lequel se trouvait sa mère. Rescapée d'une guerre civile sans nom. Rescapée et traumatisée à vie. Incendies dans le corps. Incendies dans l'âme. Mais Jeanne cherche à savoir, à l'opposé de son frère Simon qui reste au Canada, qui a peur de réveiller les morts, et qui pourtant lui dit au téléphone : « Rappelle-moi » (Mouawad, 2009, p. 73).

En même temps que Simon, chaque Libanais dit à Wajdi Mouawad : « Rappelle-moi qu'il y eut la guerre, rappelle-moi son inutilité, son absurdité, rappelle-moi le bus du 13 avril 1975 ». L'écrivain, comme le cinéaste, comme Ziad Doueiry qui dénonce nos insultes entre frères, qui sort les archives de Damour, comme tout artiste, a pour vocation de se substituer à la mémoire officielle défaillante,

---

anesthésiée. Depuis 1992, la date historique de la fin de la guerre civile, aucun chef d'État, aucun ministre n'a eu le courage de créer un musée national de la guerre, ou non, appelons-le, comme à Hiroshima, un musée de la paix, un mémorial des victimes, une flamme vivante qui ne s'éteindrait qu'avec la disparition de toute arme de notre pays, du dernier milligramme de nitrate d'ammonium. Le Président ne semble pas avoir compris que les nouvelles générations doivent se rendre dans un lieu-souvenir, un lieu-témoignage, un lieu-commémoration, qu'elles ont le droit de revoir, de savoir, pour ne plus recommencer. Que l'Histoire doit s'enseigner telle quelle dans les écoles, sans fard, sans déguisement, qu'il faut adopter un discours orienté non pas vers la vérité, mais vers le bien. Que « si le traumatisme renvoie au passé, la valeur exemplaire oriente vers le futur » (Ricœur, 2000, p. 105).

Et que le futur n'est possible, que l'oubli ne peut s'accomplir totalement qu'une fois que la mémoire a elle-même totalement accompli son œuvre. Ce qui manque au pays du Cèdre, ce n'est pas la chanson lyrique ni la nostalgie, mais la mémoire injonctive, « le double aspect du devoir », qui s'impose à la fois du dehors et du dedans, par « une contrainte ressentie subjectivement comme obligation » (Ricœur, 2000, p. 107). Il m'est obligatoire de me souvenir. Seule l'idée de justice, conclut Ricœur, réunit ces deux traits du devoir. Le philosophe établit une équivalence entre le devoir de mémoire et l'impératif de justice. Les traumatismes du 4 août 2020 ne peuvent s'apaiser que si les tribunaux se mettent au travail. D'arrache-pied. En toute vigueur. En toute intégrité. Au-delà de tout soupçon et de tout chantage. La justice a la faculté de retourner la mémoire du port en projet qui donne sens et punition à l'inconcevable. Elle détient d'ailleurs une force supérieure et fédératrice qui tient à trois facteurs : d'abord, elle est « par excellence et par constitution tournée vers autrui », elle rend justice, « par le souvenir, à un autre que soi » ; ensuite elle reconnaît la dette ou l'héritage à l'égard des autres ; enfin elle accorde une priorité morale aux victimes, et « la victime dont il est ici question, c'est la victime autre, autre que nous » (Ricœur, 2000, p. 108).

On comprend, du coup, que le pouvoir libanais ne soit pas d'accord avec la justice, pour les trois mêmes raisons, mais inversées : il est, par excellence et par constitution, tourné vers lui-même, rien d'autre, aucun autre que lui ne compte, son siège au parlement ou au ministère ou à la présidence, sa villa ou son palais, ses sbires ou ses chiens, son phallus, sa chaise, oui, sa chaise surtout ; il ne se sent nullement redevable ni à la patrie ni au patrimoine, même pas à ses convictions passées, à ses idéaux de jeunesse du moment qu'ils ébranlent son présent et sa seigneurie ; il ne sait même pas ce qu'est une victime, un peuple entier victime, pris en otage, ou alors il confond victime ou martyr parce que, pour lui, tous ses soldats, tous ses enfants – symboliques, pas les siens – doivent s'immoler sur l'autel propitiatoire de Beyrouth, mille fois morte peu importe, mille fois revécue. *Fida al watan*.

---

De quelle pâte sont-ils donc faits ces chefs de mon pays ? Dans quel moule ont-ils été conçus pour s'extraire de la communauté des hommes ? Décrivons-le : une glaise de petite extraction, un sexe rabougri, une eau sale pétrie de pouvoir, d'or et d'égo. Et le plus important : pas de conscience, pas de morale, pas de mémoire. Dieu est mort à leur naissance.

### • La mémoire stimulée

Dieu est aussi ressuscité. Ou alors il faut qu'il ressuscite. C'est tout ce que l'on peut encore faire. Réveiller les victimes qui dorment dans les tombes, entendre leurs plaintes, porter leurs malédictions sur les coupables, les acteurs qui ont nommément perpétré le génocide, les complices, ceux qui se sont tus, ceux qui ont permis, qui se sont lavé les mains.

Cela ressemblerait presque à une nouvelle ou à un film fantastique, sauf qu'il n'y a pas de surnaturel, il n'y a que des vivants qu'on a arrachés et qu'on continue d'arracher à leurs proches, à leur pays, à la vie. Nous leur sommes redevables de cette vie qu'ils n'ont pas eu le temps d'embrasser. Nous leur devons de refuser ce vice dans lequel les conspirateurs nous enfoncent, et qui est le consentement à la tristesse, à l'*acedia* des maîtres spirituels, à cette mélancolie qui nous tire vers le bas. Nous lui opposerons la vertu du rappel. Et si nous risquons d'oublier, nous la stimulerons aussitôt, cette mémoire, par tous les moyens. Jusqu'à la guérison. Impossible. Jusqu'à la cicatrice.

*Tu n'as rien vu à Beyrouth. Tu te souviendras.*

Comment peut-on utiliser le futur simple alors que la mémoire se définit par rapport au passé ? Comment l'injonction est-elle possible alors qu'il revient au souvenir de surgir à la façon d'une évocation spontanée, d'un *pathos* ? Le verbe « se souvenir » ainsi que le verbe « lire », dira Daniel Pennac, ne se commande pas à l'impératif. Et pourtant, j'écris ce texte pour me pousser à revoir ma ville abîmée. Même si j'en suis loin physiquement. Beyrouth dans sa plaie béante en face de la mer. Le port et les victimes et les travailleurs et les pompiers et les survivants que ronge la tumeur de la mémoire. Chacun de nous écrit pour être encore un peu avec eux. Encore un peu à Beyrouth. Avec soi-même. Chacun de nous filme, peint, chante, joue, parle, dit l'indicible à sa manière. Avec son art. Sur sa lyre ou en sourire. En larmes ou en promesses. Car « si on ne pleure pas là-dessus une seule fois dans sa vie, on ne pleure sur rien. Et ne pleurer jamais, c'est ne pas vivre » (Duras, 1993).

Cela ne ressemble plus à un récit fantastique mais à une cure thérapeutique : le devoir de mémoire se formule comme une anamnèse nécessaire, une tâche, un exercice à accomplir. Une action précise, une volition qui prend la forme d'un dessin, d'une caricature, d'une représentation, d'une performance orale ou... d'un article dans une revue scientifique. Il s'agit de témoigner en ramenant le passé à

---

la surface, de provoquer le temps, de heurter le cerveau pour qu'il ne s'adapte pas à l'impensable, de le cogner encore plus fort pour qu'il ne se ramollisse pas sous la loi du moindre effort ou par cette résilience que vante pour nous le monde entier, et qui est devenue synonyme d'acceptation malsaine, de tout et de tous, de corruptibilité, d'indifférenciation : nous nous mêlons à l'ambiance du jour, à la mode, à la conjoncture, quelque nuisible, quelque indigne qu'elle soit. Jusqu'à cet instant où nous n'avons plus envie de nous fondre et de nous confondre avec la foule résignée, parce que nous pensons, nous voyons, et surtout, nous nous souvenons un peu plus que les autres. De ce que les assassins ont fait de nous. De qui ils sont. De quoi ils sont capables. Coupables.

Mais alors, me répondriez-vous, il n'y aurait pas de place à l'écoute, à la dialectique, à la réconciliation ? Si et seulement si la mémoire n'est pas blessée. Si et seulement si la mémoire n'est pas instrumentalisée. Si et seulement si la mémoire s'oblige, s'exerce dans et par la justice. Alors elle peut saisir le passé comme passé : ce qui fut ne sera plus. Elle se libère et tend vers un oubli heureux. Elle nous libère et nous prépare au pardon.

### **La Philosophie ou la quête de vérité**

C'est ici que commence le chemin de guérison. Non pas, non seulement selon les ressorts de la psychanalyse, la parole et le transfert, mais au niveau philosophique.

Toute idéologie déforme par essence la vérité parce qu'elle cherche à imposer sa vérité. Toute affiliation politique est un mensonge parce qu'elle défend une vision unique de la cité, à l'exclusion de toute autre. Toute acclamation populaire relève de l'illusion parce qu'elle est liée à un pouvoir de séduction, donc d'égarment. Toute confession religieuse finit par être dangereuse parce qu'elle se protège contre une autre au lieu de s'épanouir avec l'autre. La foule se trouve alors perdue entre tant et tant de points de vue contraires, le Liban lui-même se déchire entre deux négations. La désolation est telle que le citoyen ne sait plus à quel saint se vouer, qui maudire, à qui se confier, qui élire, de qui se méfier. Les malheurs se sont succédé à une telle fréquence que le peuple demeure perplexe devant son infortune : à quoi se raisonner ? comment agir ? quelles urgences, la santé, les hôpitaux ? le supermarché, le pain quotidien ? l'eau, l'électricité, l'essence ? l'éducation, la culture, l'art ?

Au milieu de toute cette agitation stérile, sans repère, abandonné à lui-même, le Libanais n'a plus d'autre recours que sa pensée. Soutenue par celle des philosophes. En tout cas, ils sont plus proches de la vérité que les politiciens, frappés d'anesthésie et d'indolence. Ils sauront l'aider à voir plus clair, à mettre de l'ordre dans le chaos, à traiter le trauma, ils sauront lui enseigner le bien et le bon. À condition qu'on puisse, au terme de leur sagesse, retrouver cet « homme » que Diogène, nu et muni d'une lanterne, cherchait dans les rues d'Athènes. Ou... de Beyrouth.

---

## Soljenitsyne : la hiérarchie des valeurs

Arrêté en 1945 pour avoir émis, dans une lettre privée, des doutes sur les compétences de Staline, condamné, sans jugement, à huit ans de déportation dans un camp de redressement, puis à la relégation perpétuelle, déchu de la nationalité soviétique, expulsé, il en témoigne dans ses écrits et propose « un système d'interprétation, valable pour ce qui est supportable et pour ce qui ne l'est pas », « une souffrance réellement intolérable » comme l'éruption du port, le drame du peuple libanais, et « ce qui n'est qu'une égratignure superficielle » (Soljenitsyne, 1972). Il distingue les peuples malheureux qui ont une échelle de valeur et les peuples heureux qui en ont une autre. Il parle non seulement du peuple russe, mais de toute l'humanité, des Libanais de 2020 qui se trouvent, eux aussi, asphyxiés dans leur propre pays comme dans un goulag. Quand Alexandre Soljenitsyne a obtenu le prix Nobel en 1970, il s'est aussitôt expliqué, dans son discours de Stockholm, sur la mission essentielle que tout écrivain est amené à assumer : travailler pour une grande cause, percer l'autarcie dans laquelle vit l'homme, prisonnier de sa subjectivité et de ses valeurs propres, faire connaître la diversité des situations humaines : « L'art transmet d'un homme à l'autre, tout le poids d'une très longue et inhabituelle expérience, avec ses fardeaux, ses couleurs, la sève de la vie : il la recrée dans notre chair et nous permet d'en prendre possession, comme si elle était nôtre ». Ainsi, qui réussira à égrener la journée sibérienne, les minutes tortionnaires d'Ivan Denissovitch dont nous nous tenons éloignés sinon l'écrivain ? Qui stimulera notre rage contre le silence criminel du 4 août 2020, qui éveillera notre conscience face à la banalité du mal, sinon l'artiste reconnu, Wajdi Mouawad, Nadim Karam, Nadine Labaky, ou celui de la rue, qui filme la misère des trottoirs et dessine la mémoire, les visages sur les murs, les photos, les noms ? Non plus sa propre mémoire, mais une mémoire à deux, à trois, à plusieurs, une mémoire-monde.

Les manipulateurs détournent notre attention sur d'autres problèmes, ils perdent du temps, de l'énergie ailleurs, ils font des discours vides et nauséux comme leurs haleines, ils nourrissent les intérêts des uns, subjuguent la crédulité des autres, et c'est à l'intellectuel de nous ramener à l'essentiel, d'« orienter la colère des hommes contre ce qui est le plus terrible, et non plus contre ce qui est le plus proche ». Le plus proche, c'est ma région, ma religion, mon village, ma route, mon appartement, ma maison, mon travail, mon argent, mon bien-être. Le plus terrible, c'est l'explosion portuaire, non seulement parce qu'elle a détruit la moitié de la ville, tué et blessé des innocents, mais parce qu'elle est le produit soit d'une inconscience étatique sans égale dans l'Histoire, soit d'une alliance de meurtriers contre leurs fils, d'une trahison présidentielle, gouvernementale ou seigneuriale, peu importe, qui favorise l'intérêt personnel au détriment du bien collectif, la politique extérieure et non la sécurité du pays. Au philosophe de se faire justicier, de rétablir l'ordre des choses, ce que Soljenitsyne définit comme une « hiérarchie des valeurs » quand celles-ci se trouvent complètement bafouées.



---

C'est à lui aussi de constater, avec désarroi, que la diversion s'opère en même temps sur un plan socioéconomique inquiétant. Humainement, ontologiquement inquiétant. L'été 2021 se place, pour les autochtones, sous le signe de la désolation absolue, et pour quelques-uns, les égoïstes, les paresseux, les nantis, les privilégiés, sous l'égide du divertissement. Au sens pascalien du terme, celui qui nous détourne du chemin, de la vérité, de Dieu. Le mal n'est pas dans le fait de folâtrer sur les plages, dans les pubs ou les night-clubs, de dilapider des fortunes pour un banquet de noces cependant qu'une nation entière se meurt de faim et d'injustice, il est dans le fait d'oublier l'inconcevable, de se taire sur le plus terrible, de banaliser le cauchemar, il est dans le pervertissement de la collectivité. Qui n'a plus d'autre horizon que sa zone de confort, ses caprices, ses gâteries, et surtout, bien sûr, son dollar à trafiquer, à extirper, à vendre, à acheter, à revendre, à aduler.

« Nul ne peut servir deux maîtres, vous ne pouvez servir Dieu et Mammon » (Matthieu 6, 24). Ce n'est pas au moraliste de nous le rappeler, ni aux hommes de religion qui ressemblent de plus en plus aux faux dévots et autres tartuffe, à des guerriers plus qu'à des soumis à Allah, mais c'est la tâche de l'artiste, du libre penseur, de déplacer notre regard narcissique vers la communauté des hommes, et si elle nous semble nombreuse, abstraite, inatteignable, de le déplacer tout simplement vers autrui.

### **Levinas : la responsabilité éthique**

Pour l'avoir lu une fois, on sait qu'Emmanuel Levinas est le philosophe du visage. Jamais le mien. Jamais le nôtre. Toujours celui d'autrui. Celui qui m'interpelle, qui m'incite à le regarder en face, dans une frontalité audacieuse, qui me commande de ne pas tuer. Sans doute est-ce là le meilleur moyen de sortir lentement, tendrement, du trauma : au lieu de se livrer à une compulsion de répétition, à un abus de la victimisation et, du coup, de la malédiction lancée contre les assassins ; à l'inverse, au lieu de se divertir dans des oasis, des bals de pacotille, des élixirs, des paradis artificiels ; au lieu de se voiler les yeux d'illusion, il est temps de s'habituer, au contraire, à les ouvrir profondément sur celui que je rencontre sur le chemin, que je me force parfois à rencontrer, de s'exercer à appréhender, à comprendre, à embrasser sa réalité, son appel au secours, son désarroi. Qui est toujours, quelque part, le mien. Muet ou en sourdine ou en attente d'être révélé.

Il s'agit, sur le plan pragmatique, non plus de se retirer dans son château de sable ou sa tour d'ivoire, ni de s'abîmer dans la parole du monde, bruyante et délicieuse, mais d'aller chercher l'autre, mon différent, mon identique, mon frère. Il ne suffit plus de penser à lui, ni à ce qu'il a pu vivre le 4 août 2020 ni à ce qu'il continue de subir, mais il faut se mettre en quête de lui, de son souvenir, de mon souvenir, à moi aussi, forcément. Le visage d'autrui, ce n'est pas une

---

épiphanie qui vient à nous telle une colombe ou une inspiration. Si on ferme les yeux, si on les a brouillés et pervertis comme ceux de nos gouvernants, si on les dope d'idéologie et de mensonges, ils ne pourront jamais apercevoir l'autre visage, qui supplie et se traîne, qui attend et espère, qui réclame son droit le plus élémentaire, qui chute et se remet debout. Qui nous demande de ne plus le jeter à terre, de ne plus l'humilier, de ne plus le tuer, sous prétexte que le Libanais, de toute façon, se relève toujours. Le visage de Zein, à la fin du film de Nadine Labaky, *Capharnaüm*, est en ce sens prophétique : en regard-caméra, il nous fixe, c'est lui qui nous dévisage en même temps que la voix officielle l'exhorte à « redresser sa tête », son menton, son front, tout ce qui peut symboliser notre part de dignité. Si la figure de Zein incarne toutes nos faces rabaissées, si elle est une allégorie de nos misères individuelles et du trauma collectif, si elle a longtemps appelé sans secours les responsables, les pères de la nation, de faux pères bien évidemment, impotents et usurpateurs, elle aura au moins trouvé écho dans l'attention du cinéaste et du spectateur, elle aura eu en Nadine Labaky un porte-parole de taille, une avocate, un paraclet autrement, hautement plus responsable que tous les politiciens réunis.

De cette responsabilité éthique dont parle justement Levinas, celle qui « nous interdit de tuer » (1982, p. 80), celle qui me porte garant d'autrui, de celui qui est mort au port et qui meurt aujourd'hui dans la rue, de celui qui risque de mourir de faim, « non pas à cause de telle ou telle culpabilité effectivement mienne, mais parce que je suis responsable d'une responsabilité totale » (1982, p. 95). Et surtout incessible. Je ne peux pas la céder à un tiers, à quelqu'un d'autre qui s'en chargerait à ma place, ni me dérober parce que ce n'est pas mon affaire, parce que cela ne relève pas de mon métier, de mes fonctions, de mes prérogatives. Si je veux guérir le Liban de ses plaies et de ses traumas, je dois d'abord rompre avec mon être égoïste, aller vers autrui et « reconnaître autrui, c'est reconnaître une faim. Reconnaître Autrui – c'est donner » (1990, p. 73). La relation avec l'avenir devient alors possible dans le dépassement de notre autisme, de notre contingence, car « dans l'accès au visage, il y a certainement aussi un accès à l'idée de Dieu » (1982, p. 86), à la transcendance.

### **Camus : la solidarité**

Pour Albert Camus, il vaut mieux pour Dieu qu'on ne croie pas en Lui et qu'on lutte contre les forces du mal, contre la mort « sans lever les yeux au ciel où Il se tait » (1947, p. 130). Que tous nos confesseurs, que nos prêtres et nos cheikhs entendent cette parole, et notre Liban s'en porterait mieux. Quand, à la fin de la première partie du roman, on déclare l'état de peste et on ferme la ville, le lecteur comprend que la peste n'est pas seulement une épidémie, mais qu'elle a plusieurs significations, elle représente le fléau, quel qu'il soit, la guerre, l'oppression, la déshérence, la bombe, le désarroi qui annihile le Liban. Et, à défaut d'avoir des héros dans notre gouvernement, de ces vrais chefs qui

---

refusent le fléau et se décident à le combattre à nos côtés, nous avons des êtres admirables, des penseurs, des artistes, des enseignants, des médecins qui, comme le docteur Rieux, continuent à exercer honnêtement leur métier, par le seul jeu de leur conscience, par leur probité, ils luttent contre la mort au port et le mal en puissance, ils luttent avec les autres, avec nous, ils nous disent : « nous sommes ensemble pour les souffrir et les combattre » (Camus, 1947, p. 218).

Cependant, il y a une race maudite entre toutes qui entre en connivence avec le mal, avec l'ennemi, Cottard qui accepte et collabore avec la peste, le partisan qui acclame son chef, qui applaudit les meurtriers, celui à qui profite le crime, celui qui vole l'argent des pauvres, qui fait des spéculations, monte les enchères, se délecte du marché noir. De cette race on ne dira rien parce que la terre en a toujours été infestée et que les cafards sont dans toutes les maisons. Il y a les tièdes aussi, ceux qui ne s'engagent pas, qui tirent leur épingle du jeu, qui ne déferlent pas dans la rue, qui s'abritent à l'ombre des grandes causes et attendent qu'on fasse le ménage pour eux. Il y a enfin ceux qui sont épuisés de lutter, qui ont hâte de plier bagage, de partir, de s'offrir encore une vie plus décente, plus clémente... de penser s'en offrir une là où l'herbe n'est pas plus verte qu'ici. Dans le roman, le journaliste Rambert représente l'homme romantique qui n'a pas l'étoffe des chevaliers ni le courage des missionnaires, qui se lasse vite du travail et du courage, et qui réclame « le visage d'un être et le cœur émerveillé de la tendresse » (Camus, 1947, p. 259). Peut-on lui en vouloir ? Lui reprocher de chercher par tous les moyens à quitter la ville pestiférée, le blocus d'Oran pour rejoindre sa douce moitié ? Il lui faut posséder interminablement la femme qu'il aime, et pour cette étreinte il est prêt à demander au médecin intègre un faux permis, à payer cher sa fuite clandestine. La fin, son amour, justifie tous les moyens, non ?

Sauf que, au moment où tout est arrangé pour que Rambert puisse enfin s'extraire de la peste et prendre le large, au dernier instant, il ne part plus. Pourquoi ? lui demande le docteur Rieux. « Rambert dit que s'il partait il aurait honte » (Camus, 1947, p. 208). De cette honte qui m'empêche, moi aussi, qui nous empêche, très nombreux, de quitter le Liban en pleine détresse. Pourtant Rieux nous adresse une très juste réponse : il n'y a pas de honte à préférer le bonheur. Certes pas, aucune. À préférer l'amour. Ou la santé, la dignité, la vie. C'est alors que se formule sans doute la plus belle réplique du roman : « Oui, dit Rambert, mais il peut y avoir de la honte à être heureux tout seul. » (Camus, 1947, p. 208)

Il y a là le fondement de la solidarité humaine qui nous reste quand nous avons tout perdu. Le fondement de toute action, de toute association humanitaire : ne pas être heureux tout seul. Aux antipodes de la devise de nos gros et gras dirigeants : ma seigneurie, ma cour, mon trésor, ma cassette, mes privilèges, et tant pis si le peuple est malheureux, ce ne sont tous que des vauriens, des pauvres, des parasites. À ceux qui s'arrogent le droit au bonheur plus que les autres,

---

qui s'enrichissent du labeur et de la sueur d'autrui, aux capitalistes arrogants, aux parvenus, aux bâtards, Camus oppose l'homme solitaire, mais néanmoins solidaire. Plus avec les vaincus qu'avec les saints ou avec les puissants. Et si le lecteur lui demande s'il a une idée de ce qui peut apaiser notre douleur, nos traumas du port, du Liban qui se meurt, de ce qui doit nous aider à dépasser le choc, la désespérance, du chemin qu'il faut prendre pour arriver à la paix, Camus n'hésitera pas à lui répondre : « Oui, la sympathie » (Camus, 1947, p. 252)

### **Grossman : la bonté sans témoin**

La sympathie, oui, mais laquelle ? Non plus celle qui se proclame haut et fort, il faut bien qu'on l'entende, sinon elle demeure sans effet ou sans ovation. Non plus celle qui se met en scène, qui déverse sa charité en monnaies trébuchantes, il faut bien que ça s'écrive, que ça se sache, que ça se diffuse sur les réseaux sociaux, ou même dans un courrier adressé aux employés, aux enseignants d'un collègue qu'on veut récompenser en chiffres frais et rutilants. Comme le louis d'or que Don Juan tend au pauvre sur son chemin, à condition qu'il renie Dieu. J'en ai vu qui ont eu besoin de vanter leur intégrité par des simulacres de noblesse où ils prétendent défendre le patrimoine, la terre, la livre libanaise, alors qu'ils préservent leurs intérêts et disposent de biens à l'étranger. J'en ai vu d'autres qui prient à longueur de journée et qui s'en vont, comme Tartuffe, partager leurs deniers cependant que de l'intérieur, dans l'âme, ils approuvent l'imposture, ils s'exaltent encore au nom des assassins qui siègent dans la cour des rois. Et d'autres encore, des banques qui se lavent la conscience en parrainant çà et là de nobles activités avec les sous qu'elles ont brillamment extorqués puis confisqués. De cette charité-là, théâtrale, le peuple n'en veut plus. Au lieu de l'aider à dépasser ses angoisses, elle les entérine, au contraire, dans le mensonge. La charité l'humilie en lui donnant ce qui, de toute façon, n'appartient pas au donneur, ni de droit ni de naissance, ni par labeur ni par mérite. Elle croit lui faire oublier son deuil par des diversions tapageuses, elle lui impose une servitude qu'il essaie désespérément de rejeter. Elle l'oblige.

Non, la sympathie, la vraie, nous raconte Vassili Grossman, est celle qui se manifeste à peine, celle des gens ordinaires qui se sont tendu la main pendant la bataille de Stalingrad, qui se sont soutenus, entraïdés, ou qui se sont seulement souri pour supporter leur destin. Grossman l'appelle la « petite bonté », privée, « d'un individu à l'égard d'un autre individu, sans témoins » (2005, p. 383), sans pensée, et surtout, sans idéologie, parce que c'est la bonté hors de tout système, de toute religion, de toute organisation sociale. Elle ne se trouve ni dans les prédications des prophètes d'aujourd'hui qui haranguent les foules en levant l'index, ni dans les grandes doctrines qui chantent l'hymne de la résistance ou des alliances, ni dans les œuvres sociales qui se rivalisent sur les tribunes, mais dans les coulisses, chez le facteur qui s'occupe de la vie des autres, le balayeur qui nettoie le trottoir des autres, le porteur d'eau ou du tableau noir, le livreur,

---

le serveur, le soignant, l'enseignant, chez ces simples gens qui « portent en leur cœur l'amour pour tout ce qui est vivant », qui étendent leur bonté sur tout ce qui respire, sur tout ce qui est, même sur la souris, ajoute Grossman, même sur « la branche cassée que le passant, s'arrêtant un instant, remet dans une bonne position pour qu'elle puisse cicatriser et revivre » (2005, p. 383). Gratuite, cette bonté-là est éternelle.

## Conclusion

Cette branche cassée, c'est nous. Tout un peuple. Toute une nation brisée. Depuis des années, depuis longtemps. Depuis surtout le 4 août 2020.

Le passant qui s'arrête un instant, c'est moi, c'est toi qui dois remettre la branche dans une bonne position, la redresser, te redresser. Pendant ta marche, avant de la poursuivre ou pour mieux continuer ton chemin. Au terme de cette marche, je me permets de te suggérer les moyens de la fixer, de la raffermir, de l'élever, cette branche. Pour cicatriser ton trauma, la déchirure. Les nôtres, toi et moi. Quatre moyens pour résumer ce qui précède :

**1. Dire Je.** Apprendre à être sujet et non objet de ce qui se passe. J'ai tout vu à Beyrouth. Le désastre, les hôpitaux, le sang, les rescapés. J'essaie de mieux voir l'événement. De mieux savoir. Je dénonce. J'assume. Je participe à ce qui fait ou défait l'Histoire de mon pays. C'est mon affaire, pas seulement celle des autres.

**2. Me souvenir.** Donc, ne pas oublier. Notre dette envers les victimes du port et de mon pays. L'impératif de justice. Ne pas oublier que s'il n'y a pas de coupables, il y a des responsables qui ne dormiront plus dans l'impunité. Obliger la mémoire pour la transformer en une mémoire apaisée, et peut-être, en un oubli heureux.

**3. Me lier.** À la désolation autour de moi, et qui me concerne, qui m'interpelle. Non par goût du malheur, mais parce que je ne peux pas être heureux tout seul et que la relation avec l'avenir, c'est la relation même avec l'autre. Seule la solidarité permet de m'en sortir dans un au-delà de l'interhumain et de la rencontre.

**4. M'oublier.** Dans le mouvement inverse du souvenir. Si je me concentre mieux sur le génocide, sur le traumatisme des victimes, sur ceux qui souffrent, qui ont faim, j'en arrive à rompre avec mon être égoïste. À renoncer peut-être au pouvoir, au profit, à ma mise en scène. À choisir la petite bonté, sans témoin et sans idéologie.

Ceci n'est pas une recette ni une moralité. Mais une leçon de vie que je m'adresse à moi-même, une discipline que je m'impose pour empêcher plus de désarroi, plus de perplexité, plus de résilience aussi. Pour lutter contre le fléau et apaiser ma colère. Pour revenir du malheur et de la misère. Car ce qui me manque le plus

---

depuis deux ans, ce n'est ni l'essence ni le dollar, ni l'électricité ni le pain, même pas l'eau. Ce qui me manque, c'est le contraire de la rage, du désespoir qui me les fait haïr de cette haine qui n'est pas à moi. Je ne sais même plus qui ils sont, sinon les acteurs du génocide, les singes au pouvoir. Oui, ce qui me manque, c'est l'inespéré, le pardon impossible pour le crime du port, pour leur arrogance, leur insouciance, leur mollesse. Mais s'il n'était pas impossible, ce ne serait plus un pardon, car « il n'y a de pardon que là où il y a de l'impardonnable. » (Derrida, 1999).

L'impardonnable 4 août 2020.  
Dieu, s'il en est un, s'en chargera.

---

## Notes

- <sup>1</sup> Ricœur cite un texte de 1914 intitulé « Remémoration, répétition, perlaboration », traduction de A. Berman dans *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1970.
- <sup>2</sup> Je suis resté admiratif et ému quand j'ai vu, à l'aéroport de Los Angeles, sur un mur devant les voyageurs, le drapeau américain avec, inscrits dessus, en toutes petites lettres, les noms des victimes du 11 septembre 2001.
- <sup>3</sup> Jeanne et Simon sont les enfants de Nawal dans la puissante tragédie de Wajdi Mouawad, *Incendies*.
- <sup>4</sup> Le film de Ziad Doueiry, *L'Insulte* (2017), a créé une polémique au Liban, orchestrée par les manipulateurs de la mémoire qui accusent le cinéaste franco-libanais de trahison envers le Liban pour avoir tourné son dernier film en Israël. On lui reproche également d'avoir osé parler et mettre en images le massacre de Damour.



## BIBLIOGRAPHIE

- Barthes, R. (1973). *Le Plaisir du texte*. Paris : Seuil.
- Camus, A. (1945). *Combat*, 8 août.
- Camus, A. (1947). *La Peste*. Paris : Gallimard.
- Derrida, J. (1999). « Le siècle et le pardon », *Le Monde des débats*.
- Duras, M. (1960). *Hiroshima mon amour*. Paris : Gallimard.
- Duras, M. (1980). *Les Yeux verts, Cahiers du cinéma*, n° 312-313.
- Duras, M. (1995). *Écrire*. Paris : Gallimard.
- Eco, U. (1985). *Lector in fabula*. Paris : Grasset et Fasquelle.
- Genette, G. (1972). *Figures III*. Paris : Seuil.
- Grossman, V. (2005). *Vie et Destin*. Paris : Le Livre de Poche.
- Jankélévitch, V. (1977). *La Mort*. Paris : Flammarion.
- Levinas, E. (1982). *Éthique et Infini*. Paris : Fayard.
- Levinas, E. (1990). *Totalité et infini*. Paris : Le Livre de Poche.
- Mouawad, W. (2009). *Incendies*. Montréal : Leméac
- Ricœur, P. (2000). *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris : Seuil.
- Soljenitsyne, A. (1972). *Les Droits de l'écrivain*. Paris : Seuil.
- Sophocle. (1973). *Tragédies*. Paris : Gallimard.
- Zafon, C. R. (2001). *L'Ombre du vent*. Paris : Grasset.



## FILMOGRAPHIE

- Doueiry, Z. (2017). *L'Insulte*.
- Labaky, N. (2018). *Capharnaüm*.
- Resnais, A. (1959). *Hiroshima mon amour*.



## BIOGRAPHIE

Né à Beyrouth en 1966, Gérard BEJANI est Professeur de littérature, de cinéma et de mythologies à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth. Il occupe en même temps le poste de Directeur de l'Université Pour Tous de l'USJ. Titulaire de la Chaire Senghor de la Francophonie, il s'engage activement dans l'enseignement, dans la formation de formateurs et dans les conférences ou webinaires tous publics en langue française. Critique, romancier et poète, il publie *La Parenthèse* (2012, mention spéciale de l'Adelf-Amopa), *Daniel* (2013), *Écumes* (2014), *Brumes, Glaces, Pousses* (2015), une anthologie, *La Bibliothèque* (2018), un recueil poétique, *Chant des cinq saisons* (2018) et un journal, *Les Voyageuses* (2020).



## BIOGRAPHY

Born in Beirut in 1966, Gérard BEJJANI is a Professor of Literature, Cinema and Mythologies at Saint Joseph University in Beirut. At the same time, he holds the post of Director of the University For All of USJ. Holder of the Senghor Chair of La Francophonie, he is actively involved in teaching, in the training of specialists, and in conferences and webinars for all audiences in French. Critic, novelist and poet, he published *La Parenthèse* (2012, special prize of Adelf-Amopa), *Daniel* (2013), *Écumes* (2014), *Brumes, Glaces, Pousses* (2015), an anthology, *La Bibliothèque* (2018), a poetic collection, *Song of the Five Seasons* (2018) and a journal, *Les Voyageuses* (2020).